

INTELLECTUELS : LA FAILLITE ?

►►►
bre des déceptions, des surprises, des provocations au sein des gens qui le suivent, qu'on pourrait mesurer l'honneur d'un intellectuel... Mais passons à autre chose... Votre sympathie pour la gauche vous entraîne à justifier les maoïstes de 68. Parce qu'ils étaient antistaliniens, vous dites qu'ils ont préparé le retour à cette idée généralement partagée aujourd'hui que la démocratie est, après tout, le « moins pire » des régimes. Cette justification me semble tirée par les cheveux. A supposer que les maoïstes aient obtenu le pouvoir (hypothèse peu vraisemblable), cela aurait donné Pol Pot. Leur puéril engagement conduisait à l'horreur.

CRISE DU GOLFE : LES INTELLECTUELS PARTAGES

B.-H.L. — Je n'en disconviens pas. Mais il faut voir cela en deux temps. Nous sommes à la fin des années 60. Au début des années 70. Voilà de jeunes intellectuels qui repensent l'idée de révolution. Une révolution enfin radicale, portée à son point d'incandescence et de pureté maximale. Une révolution qui parle de détruire les racines du despotisme en changeant jusqu'au désir des hommes, jusqu'à la structure de leur langue, jusqu'à leur rapport au réel.

L.P. — C'était le délire messianique à son comble. Le rêve chinois d'un monastère de un milliard d'hommes.

B.-H.L. — Exactement. Mais, deuxième temps, ces intellectuels découvrent (même s'ils le disent plus ou moins clairement) que ce messianisme poussé à son comble, cette volonté de pureté absolue, c'est aussi, finalement, l'autre nom de la barbarie.

Les révolutions, depuis un siècle, avaient toutes avorté. Les rêves de liberté avaient dégénéré en cauchemar. Et cela, pensait-on, parce que, l'entreprise n'avait pas été suffisamment radicale. Eh bien cette fois, et pour la première fois, nous sommes privés de cet argument. Car l'expérience a été radicale. Elle a été aussi pure que possible.

On a vraiment voulu refaire l'espèce humaine. Et cela a débouché sur un monstrueux autogénocide. Preuve, si vous voulez, que ce n'est pas tel ou tel type de révolution qui est dangereux, mais la révolution elle-même, dans son essence. Voilà pourquoi j'attribue une telle importance à ce « moment Mao ».

L.P. — Quand on achève la lecture de votre livre, on conclut à la faillite des intellectuels, ou plutôt de leur prétention à changer la vie. Aujourd'hui, nous assistons au déclin de leur crédit. Nous avons moins

d'importance. Les grands débats sont éteints. Les grandes espérances aussi. A cela s'ajoute l'effet de l'invasion des médias où les intellectuels sont remplacés par les saltimbanques.

B.-H.L. — Je suis moins pessimiste que vous. Que l'intellectuel prophétique soit mort, ou en train de mourir, c'est probable. Et je ne pleurerai pas plus que vous Sartre sur son tonneau. En revanche, il y a un autre modèle qui apparaît, un autre rôle qui nous incombe — et que les saltimbanques, comme vous dites, ne joueront pas. Quel rôle ? Eh bien, tout simplement, la pensée. Ou la réflexion. Ou le sens de la complexité. Voilà, oui : le goût de la complexité, des nuances, du débat nuancé et complexe. C'est à peu près, du reste, ce qu'ont fait les intellectuels pendant la récente crise du Golfe. Ils ont tenté de réfléchir. Ils se sont partagés, querellés. En dehors des clans, des alliances, des familles instituées.

L.P. — C'est vrai. Ainsi, je me suis trouvé d'accord avec Max Gallo ou Régis Debray.

B.-H.L. — Et en désaccord avec moi — qui me trouvais proche, à l'inverse, de Luc Ferry ou d'Alain Minc. Dans tous les cas, nous avons fait notre métier de clerc. Au lieu de répéter des slogans, ou d'annoncer des idées simples, nous avons tenté d'introduire un peu de complexité dans la langue de bois des politiques. Ce fut, depuis bien longtemps, le premier vrai débat d'intellectuels.

"LA NOSTALGIE DES GRANDS DEBATS"

L.P. — Essayons de tirer la leçon de votre « roman ». Les intellectuels de ce siècle, avec leurs engagements souvent aveugles, leurs égarements parfois criminels, ont fait faillite. Ils ont, en eux-mêmes, soumis intelligence et fanatisme politique. Le messianisme politique, le sens de l'Histoire considéré comme sacré, leur ont, en quelque sorte, brûlé la cervelle. Et si nous essayions de redevenir tout simplement des artistes qui, à l'occasion, se prononcent sur les affaires du monde, avec une entière liberté d'esprit et l'intérêt que porte l'intelligence à la complexité des choses et des êtres ?

B.-H.L. — C'est très précisément ce que je dis. Ou mieux : c'est très exactement ainsi que se définit, dès l'origine, un intellectuel. Il n'était pas question, en ces temps anciens de l'affaire Dreyfus, d'être un intellectuel à temps plein. On était d'abord écrivain. D'abord artiste. On était d'abord Zola, Pissarro ou Monet. Et puis voilà que la circonstance faisait que, pour un instant, on suspendait son travail créateur pour intervenir dans l'actualité.

C'est ça un intellectuel. C'est ce sens du suspens. C'est ce goût de l'interruption. Retrouver ce sens et ce goût, voilà ce que nous pouvons nous souhaiter de mieux.

L.P. — Et cependant, nous avons la nostalgie des grands débats. En voyez-vous un apparaître en cette fin de siècle ?

LE COSMOPOLITE ET L'ENRACINE

B.-H.L. Nous appartenons tous deux à des générations qui ont été dominées par la question du totalitarisme ou, pour être plus précis, par celle du communisme. Etions-nous pour ou contre le communisme ? Le jugions-nous, ou non, comme l'horizon incontournable de notre temps ? Nous subjuguait-il ? Nous répugnait-il ? C'était, j'y insiste, le cœur de tous nos débats intellectuels. Or voici que tout cela vole en éclats. Et voici que s'achève une histoire qui est, soit dit en passant, l'histoire même que racontent mes « Aventures ». Nous entrons alors dans une autre histoire. Et, donc, dans un autre débat. Lequel ? Pour aller très très vite, je dirai : le débat qui opposera l'universalisme démocratique aux diverses figures du populisme. Hier : la démocratie contre le totalitarisme. Demain : la démocratie contre le populisme.

L.P. — J'emploierai d'autres termes. Entre les cosmopolites et les amoureux des racines... Je penche vers l'enraciné.

B.-H.L. — Je penche vers le cosmopolite.

L.P. — Je crois les deux conceptions conciliables.

B.-H.L. — Sans doute. Mais le problème est de savoir ce qu'on privilégie. Je suis d'accord, moi, par exemple, avec tous les enracinements que l'on voudra. Mais à condition qu'ils constituent, non des points d'ancrage, mais des points de départ et des prétextes à traversée. Si, en revanche, la racine devait primer, si la tribu devait l'emporter, si nous devions être réduits à notre appartenance originelle et matricielle, alors je pense que la servitude ne serait pas très loin. Prenons un cas concret à propos duquel nous nous sommes, d'ailleurs, déjà opposés : celui de Soljenitsyne. Je suis de ceux qui pensent qu'en donnant, dans son dernier livre, la primauté à la lutte contre l'Occident et contre sa « sous-culture », il s'égare. Alors que vous pensez, vous, qu'il revient à une vérité plus profonde.

L.P. — Voilà le prochain débat amorcé... ■